



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1630
MES PROVINCIALES
de Jean Paul Civeyrac

Du 13 au 19 Juin 2018

MES PROVINCIALES

De Jean-Paul Civeyrac

Sortie nationale : 18 avril 2018

Film français de Jean-Paul Civeyrac. Avec Andranic Manet, Gonzague Van Bervesselès, Corentin Fila, Diane Rouxel, Jenna Thiam, Sophie Verbeeck.

Durée : 2H17

« **Mes provinciales** » : un bel endormi happé par la ville

Le neuvième long-métrage de Jean-Paul Civeyrac est la version filmée d'un roman d'apprentissage.



Le roman français par excellence n'est-il pas, en quelque sorte, celui de la « montée » à Paris, cette ville monstre que l'on dompte ou qui nous dévore ? C'est le chemin que prirent, en leur temps, le Lucien de Rubempré de Balzac ou le Frédéric Moreau de Flaubert, et la tradition littéraire dans laquelle s'inscrit, pour son nouveau film, le cinéaste Jean-Paul Civeyrac. Comme si, par-delà les époques, persistaient de grands invariants, de grandes structures d'expériences que nous sommes tous amenés à traverser. *Mes provinciales*, neuvième long-métrage d'une filmographie marquée au sceau du sensible, affiche tout du moins l'ambition romanesque de plonger ses personnages étudiants dans le temps long et exfoliant de la formation, et d'observer ce qui, peu à peu, en chacun d'eux, se transforme ou se maintient.

« Provinciales » donc, car c'est de sa province, plus précisément de Lyon, qu'Etienne (Andranic Manet) se lance pour entreprendre des études de cinéma à l'université Paris-VIII Saint-Denis, laissant derrière lui sur le quai de la gare ses parents et sa petite amie. Colocation, soirées, cours, nouvelles amours, nouveaux trajets, discussions à bâtons rompus, petits boulots... et le tégument adolescent d'Etienne se défait à mesure que la grande ville lui entre dans la peau.

L'amitié, surtout, avec Jean-Noël (Gonzague Van Bervesselès) et Mathias (Corentin Fila), deux camarades de classe, fait table rase dans sa vie : cinéphilos purs et durs, ils se flairent et se reconnaissent, forment une « bande à part », crâne et immodeste, imbibée de films, d'idées, de poésie et de musique. « Provinciales » enfin, parce que l'ouvrage épistolaire de Pascal, déniché chez un bouquiniste, devient le nouveau viatique d'Etienne, prônant une intransigeance janséniste dans un monde où grouillent les « petits arrangements ». Jusqu'à sa rencontre avec Annabelle (Sophie Verbeeck), activiste humanitaire révoltée, qui lui en remontre en termes d'accord concret entre la parole et les principes.

Interférence des temps

A quel temps appartiennent ces jeunes gens romantiques et ces filles de feu, inconditionnels de Bach, de Novalis et de Gérard de Nerval ? A la jeunesse éternelle, au Paris des années 1970 et du *Diable probablement* (1977) de Robert Bresson, ou à l'époque contemporaine ? Ce qu'attestent la présence des smartphones ou certaines références à l'actualité (la campagne d'Emmanuel Macron) est sans cesse antidaté

par l'usage d'un noir et blanc atemporel, qui semble ressusciter les figures d'un passé encore proche, spectres du bouillonnement culturel et politique de l'après-Mai 68. *Mes provinciales* tire toute son originalité, et peut-être aussi son caractère « hors-sol », de cette drôle d'interférence des temps, annonçant que les époques révolues se rejouent continûment dans l'apprentissage des jeunes générations.

Ainsi le film se montre à la fois étonnamment attentif à la spécificité d'une certaine jeunesse (les évocations des Femem ou des ZAD) et rêvant à travers elle à autre chose : une pérennité, un vœu de beauté reconduit de génération en génération. Sa grande question est celle, bien connue, vertigineuse, de la croisée des chemins : à aspirations égales, pourquoi finit-on par devenir ce que l'on ne se doutait pas être ? A ce titre, Civeyrac fait de son protagoniste, Etienne, un caractère certes sensible, mais peu brillant, un bel endormi, souvent saisi en posture allongée, gagné par la lassitude ou le sommeil.

C'est sans doute là la plus belle part du film : Etienne se révélant un jeune homme happé par les « soleils » dans les orbites desquels il gravite. Comme l'impétuosité et le charisme de Mathias, modèle d'exigence artistique, mais aussi mirage insaisissable, qui apparaît et disparaît de manière imprévisible, puis explose en plein vol. Ou la témérité sans partage d'Annabelle, qui trouve, elle, la force d'agir, face aux trois étudiants absolutistes qui s'abreuvent de paroles.

La parole, jusque dans son dogmatisme, est peut-être le véritable sujet du film : comment elle constitue un monde en soi, une alcôve protectrice, un refuge qui retarde l'inévitable (l'âge adulte, les compromissions). C'est par son exercice seul que l'on devient, selon le rêve des personnages – et d'après les *Lettres luthériennes*, de Pasolini – « *continuellement irreconnaissable, éternellement contraire* ». LE MONDE.

Jean-Paul Civeyrac est, depuis vingt ans et ce premier film marquant qu'était Ni d'Eve ni d'Adam (1997), l'auteur obstiné d'une œuvre singulière et secrète. Ces derniers mois auront été particulièrement fructueux pour lui et, espérons-le, l'avènement d'une reconnaissance plus vaste : en novembre 2017, il publiait *Rose pourquoi* (éditions P.O.L), très bel essai centré sur une seule scène du *Liliom* de Frank Borzage ; il y a une semaine s'achevait une rétrospective que lui consacrait la Cinémathèque française ; ce mercredi sort en salles son neuvième long métrage, peut-être son plus beau : *Mes Provinciales*. Dans ce superbe récit d'apprentissage, cet ancien élève de la Femis, qui enseigne aujourd'hui à l'université Paris-VIII, suit les parcours romanesques d'étudiants en cinéma, en y entremêlant l'art, l'amitié, l'amour, la politique. Dans *Mes Provinciales*, vous montrez quelque chose qu'on a rarement vu au cinéma : le bouleversement que représente la « montée à Paris » lorsqu'on vient d'ailleurs en France.

J'en ai fait l'expérience en quittant Firminy, près de Saint-Etienne, pour venir étudier à la Femis. Avant, je n'étais allé que deux fois à Paris, une fois avec mes parents, une autre avec mon amoureuse. C'était comme partir au bout du monde. J'ai voulu restituer le sentiment romanesque que procure cette ville lorsqu'on s'y cherche encore une place, lorsqu'elle représente un monde à atteindre.

Le personnage d'Etienne ne s'éloigne pas seulement géographiquement de ses parents, mais aussi culturellement.

Oui, ses parents l'aident dans ce qu'il veut faire, mais il sait qu'une distance culturelle se creuse néanmoins entre eux. Ça me touche parce que j'ai vécu ça. Dans ma famille, il y avait peu de livres mais il y avait un respect de la culture. Mon père était de ceux qui disent « *grande musique* » pour parler de la musique classique. Au fond, ça voulait dire : « Ça doit être bien, mais c'est pas pour nous. » Dans mon cas, c'est grâce à l'école et à certains profs que le monde de l'art et de la philosophie s'est ouvert à moi.

Puisque le film se déroule de nos jours, comment avez-vous pris en compte la distance qui sépare l'étudiant que vous étiez et ceux dont vous êtes aujourd'hui le professeur ?

Je côtoie les étudiants depuis une vingtaine d'années et comme c'est un sujet que je connais bien, mon passé et le présent se sont imbriqués assez naturellement. De plus, les étudiants que je montre dans le film, ceux pour qui le cinéma est une question existentielle, vitale, ressemblent assez à ceux d'il y a vingt ou trente ans. Lorsque je parle du film avec des étudiants de Paris-VIII ou d'ailleurs, y compris à New York où je l'ai récemment présenté, je suis heureux de constater qu'il trouve un écho direct chez certains d'entre eux. Ceux qui devraient s'y reconnaître s'y reconnaissent.

Dans votre film, il y a beaucoup de citations littéraires, cinématographiques, musicales. C'est une chose qui ne se fait plus beaucoup dans le cinéma français, du moins d'une façon si directe, à la Rohmer ou Eustache.

D'abord, ça me semble juste par rapport aux étudiants. Certains lisent beaucoup et n'hésitent pas à recourir à la citation dans leurs dossiers, leurs scénarios. Je découvre pas mal de choses grâce à eux. D'autant que les étudiants actuels, parce qu'ils ne sacralisent pas autant le cinéma qu'à mon époque, s'intéressent plus aux autres arts. Par ailleurs, votre remarque rejoint ce que m'a dit un jour Yannick Haenel : citer dans un film des œuvres qu'on aime et tenir un discours dessus est devenu un geste politique à une époque où tout ça est disqualifié ou relégué dans les musées. L'important est que ça reste vivant, et je crois que ça l'est dans le film car mes personnages sont traversés par ce qu'ils lisent et voient, comme je le

La semaine prochaine, au Cinémateur :

Takara, la nuit où j'ai nagé (Damien Manivel, Kohei Igarashi : Fr, Jap)

Don't worry, he won't get far on foot (Gus Van Sant: USA)

Nul homme n'est une île documentaire de Dominique Marchais.